Tentative d'affranchissement d'un distique

Bénédicte Vilgrain
TH.TY. (Théâtre Typographique)

1 Des sons défigurants

Je prends le risque de sauter du « coq à l'âne » [1] espérant, ce faisant, m'approcher du sujet. Faire une lecture à l'Institut Goethe, [2] c'est pour moi inévitablement l'occasion de penser à Alexander Kluge, cinéaste et écrivain dont la figure hante, me semble-t-il, ce lieu : il y vient chaque année depuis longtemps. Dans une conversation [3] avec son ami le philosophe Peter Sloterdijk, Kluge, évoquant une fois de plus son goût pour les contes des frères Grimm — l'un de ses outils quand il réécrit l'histoire —, conduit Sloterdijk à citer Greimas, le sémioticien d'origine lithuanienne qui, par ses études sur les « Idiotismes, proverbes et dictons » [4], a montré (avec d'autres) le caractère binaire des archaïsmes langagiers. J'aimerais vous présenter un spécimen de ce caractère binaire, un proverbe tibétain grâce auquel j'espère aborder la traduction dite 'homophonique' non pas d'une langue vers une autre, mais plutôt d'une langue dans la même. Voici ce proverbe, traduit aussi littéralement que possible :

> Quand on perd une aiguille : — ÉNERVEMENT.
> Quand on perd un Dzo (hybride de vache et de yak) : — FLEGME ...

1. « [...] et l'ont ses premiers auteurs nommé, Coq-à-l'âne, pour la variété inconstante des non cohérents propos, que les Français expriment par le proverbe du saut du Coq-à-l'âne. Sa matière sont les vices de chacun, qui y sont repris librement *par la suppression du nom de l'auteur* » (je souligne), Sébillet, Thomas, « Art poétique français », *in Traités de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, éd. Francis Goyet, Paris, Librairie Générale Française 1990, p. 130.

2. Lecture organisée le 17 novembre 2016 dans le cadre du colloque *Sound / Writing* à l'Institut Goethe de Paris.

3. Kluge, Alexander, *Idéologies : des Nouvelles de l'Antiquité*, trad. Bénédicte Vilgrain, Courbevoie, TH.TY. 2014, p. 9-18.

4. Greimas, Algirdas Julien, « Idiotismes, proverbes, dictons », *Cahiers de lexicologie*, vol. 2, 1960, p. 41-61.

Autrement dit : « on s'affole pour une aiguille perdue, tandis que la perte d'un Dzo nous laisserait indifférent » ? Les mots qui traduisent dans ce tibétain proverbial les états d'énervement et de calme sont ce qu'on appelle des 'idéophones' : à la différence des onomatopées, les idéophones figurent sonorement des impressions sensorielles *et* mentales. Comme les onomatopées, ils n'ont de lien étymologique avec aucune racine, ne peuvent (théoriquement) pas être dérivés, leur transcription orthographique est variable. Bref, 'énervé' se dit dans ce cas : « TSHag-gi TSHig-gi [5] », et 'flegmatique' « 'Ba'-ré 'Bu-ré ». Le proverbe tout entier translittéré :

KHab *b*rLag düs TSHag-gi TSHig-gi
mZo *b*rLag düs 'Ba'-ré 'Bu-ré

« 'Ba' » s'écrit comme le bêlement du mouton. Voici le même énoncé [6], avec les mêmes accentuations, les mêmes longueurs de voyelles, les mêmes tons (trois en tibétain, auxquels la longueur des voyelles est liée) —, plus un soupçon de 'ra' (r) :

KHab rLag düs TSHag- gi TSHig-gi
mZo rLag düs 'Bar-ri 'Bur-ri

« 'Bar-ri 'Bur-ri » signifie non plus 'flegme', mais 'vallonnement' :

On perd son aiguille / d'énervement.
On perd une vache — [c'est à cause] / du vallonnement.

Traduire 'homophoniquement' suppose (ou non ?) de placer un peu de son espérance dans le pouvoir figuratif des sons. On aurait là une preuve de ce que les son*s* son*t* — *s* ou *t* : un seul et même phonème dans certains états du grec ancien d'après Franz Bopp [7] — un trait si peu pertinent que chercher à les transposer contribuerait, au moins, à nous affranchir de la figuration [8] (comme conduit à le penser — le colloque dont est issu ce volume.)

5. Dans la translittération des noms propres tibétains, l'usage fait porter la capitale sur la consonne dite 'radicale' (voir *infra.*) Je me permets : 1. d'étendre cet usage aux noms communs, 2. de réserver l'emploi de la capitale à la consonne qui emporte la prononciation (qui n'est pas toujours la radicale). Proverbe publié sous cette forme dans : Robin, Françoise, Tournadre, Nicolas, *Le Grand Livre des proverbes tibétains*, Paris, Presses du Châtelet 2006, p. 123.

6. Pas tout à fait le même, puisque l'aspect 'passé' du verbe, marqué par le préfixe muet 'b' (ici en italique) est effacé de cette transcription (dans une collection de proverbes publiée par les Presses populaires du Tibet en 1982.) D'où, aussi, cette interversion de la cause et de l'effet. (ici mon interprétation, parue dans *Khà*, Marseille, contrat maint, 2003, p. 8.)

7. Voir Schlegel, August–Humboldt, Wilhelm v., *Briefwechsel*, éd. A. Leitzmann, Halle, Niemeyer 1908, p. 63 : Schlegel tempère cette idée développée par Bopp dans le chapitre de sa *Grammaire comparée* (Berlin, 1833-1842) dédié à la formation des désinences des verbes au présent : le 's' de notre deuxième personne résultant selon Bopp (pour faire vite) de l'érosion d'un 'tu' précédemment agglutiné.

8. Associant le préfixe 'trans' et le substantif 'figuration', j'entends 'transfiguration' et, au-delà, 'translucination', une description de l'acte de traduire comme 'halluciné' (une hallucination de laquelle participe la lecture du texte de Walter Benjamin, *Haschisch in Marseille.*) Voir la lecture-conférence d'Omar Berrada sur le sujet : `www.youtube.com/watch?v=3a7WPfMew9o` (je remercie Marie Borel de m'avoir indiqué ce lien). Note des co-éditeurs du volume en dialogue avec Bénédicte Vilgrain : le terme 'translucinación' provient du poète chilien Andrès Ajens. Ce mot a été utilisé comme titre d'un numéro de la revue *Chain*, dirigé par Juliana Spahr et Jena Osman, qui portait précisément sur des méthodes, pratiques et textes d'écrire-traduire. Pour plus de précisions sur le terme, voir Broqua, Vincent, « La traduction de poésie expérimentale comme Translucinación », *La main de Thôt* [En ligne], n° 5 – *Traduire la poésie, Traduire au fil des lieux* (`www.revues.univ-tlse2.fr/lamaindethot/index.php?id=671`).

2 Quoi traduire, alors ?

En disciple de Jacques Roubaud, j'aurais tendance à répondre : les chiffres. Dans un numéro de la revue *Change*, « La poétique / la mémoire » (1970) [9], Roubaud parle d'une « compétence métrique » (de la langue) dont le vers serait le reflet. J'aimerais appliquer cette qualité de compétence métrique à l'orthographe.

En tibétain, la première lettre du mot n'est pas toujours, loin s'en faut, celle sous laquelle le mot se trouve classé dans le dictionnaire. La syllabe tibétaine n'est pas seulement constituée d'une consonne + une voyelle + éventuellement une autre consonne, selon qu'elle est ouverte ou fermée. C'est d'abord une lettre dite 'radicale', puis des consonnes satellites (préfixes, suffixes, consonnes 'souscrites' ou 'suscrites') ; là-dessus la voyelle est posée sous forme d'accent (comme en arabe). Et toutes ces lettres satellites ont des numéros dans des listes de consonnes : il y a tant et tant de consonnes préfixes, tant et tant de consonnes suffixes, dont le classement dicte dans le dictionnaire l'ordre d'apparition des mots.

Il me semble que traduire des chiffres (ce qui, d'un système décimal dans un autre, n'est pas fatigant) conduit de fait à 're-contextualiser' un vocable dans la mécanique de la langue.

Voici une première tentative :

1. Ka. Kalis, par le crâne.
Collectée par le crâne: l'eau de pluie,
les vertèbres se remplissent de sable.

1. 3. Ké. Kèr Lèb sGur, dressé/ à plat/ ployé.
Mieux qu'élever des chevaux/ des moutons/ des yaks
j'aimerais prononcer les trois vœux: du corps, des mots et
[de l'esprit!

1. 4. Ko. Ko(b)a, le cuir.
On ne coud pas le cuir rétracté—
on ne mouille pas le marc fermenté.

1. 4. Ko. Ko gLa, le prix de la traversée dans un canot en cuir.
Dépensons le prix du bac;
le fleuve, c'est de l'eau à traverser.

2.1. .7, dKah, difficile.
N'affronte-t-il pas le difficile rocher?
Il ne gagnera pas le pré.

9. Réédition électronique aux Presses du réel en 2016.

Tenons le « difficile rocher » pour métaphore des « pratiques lexicographiques dont les proverbes ont toujours fait l'objet » [10], gageons que l'exercice aura été profitable, et gagnons le doux pré de la poésie.

Je renonce à 'traduire' de la poésie allemande, j'*in*traduirai plutôt l'écrivain Ulf Stolterfoht, né en 1963, qui vit à Berlin. '*In*traduire' : ne livrer ni le sens, ni le son. N''imiter', pour employer un verbe généralement associé aux arts, que les mètres, syntaxe, accentuation, scansion, soit tout ce qu'invoque Francis Goyet [11] pour entériner l'échec de l'« application des catégories latines » à nous fournir « la recette » de l'harmonie « nombreuse » … Suivre en cela le conseil d'un maître d'Ulf Stolterfoht, Oskar Pastior, qui transposait une anecdote de Heinrich von Kleist (à propos d'un duel à mort entre deux célèbres boxeurs anglais, l'un venu de Plymouth l'autre de Portsmouth) dans la prosodie d'un poème de Gottfried Benn ayant pour titre « Am Brückenwehr » : « Au parapet du pont ». (Le choix d'un poème situé sur un pont pour restituer une histoire de duel [12] doit-il être tenu pour anodin, comme semblait le souhaiter Pastior ?)

Oskar Pastior a appelé « contamination berlinoise » [13] le processus de non-traduction instauré à cette occasion (à propos des chiffres aussi j'aurais pu faire référence à Oskar Pastior qui, à la fin de sa vie, se consacrait à la composition de poèmes dits « timbrés » [14] : chaque vers devant être affranchi au même tarif que les autres, si l'on compte pour 'tarif' les chiffres correspondant aux emplacements dans notre alphabet des lettres constituant le vers.

---

10. Mejri, Salah, « Inférence et structuration des énoncés proverbiaux », *in* Leeman, Danielle (dir.), *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue, Hommage à Jean-Claude Anscombre*, Chambéry, Université de Savoie 2008, p. 169-180.

11. Goyet, Francis, introduction, notices et notes au *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance*, *op. cit.*, p. 17.

12. Noter que l'écrivain américain Ted Berrigan (1937-1983) choisit lui aussi pour objet de traduction hétérodoxe un poème autour d'un duel : Berrigan, Ted, *Les sonnets*, trad. Martin Richet, Nantes, joca seria 2013, p. 45 : « Occupations foutraques » traduit « Mess Occupations » qui traduit (sonorement) : Henri Michaux, « Mes Occupations », *La Nuit remue*, nouvelle édition corrigée, Paris, Gallimard 1967, p. 106. Je remercie Jack Cox d'avoir attiré mon attention sur cette restitution sonore du français en anglais.

13. Pastior, Oskar : « Le dispositif était simple : à chaque fois le lexique de l'un, autant que possible par ordre d'apparition des mots, avec la rupture syntaxique et le schéma rythmique de l'autre. Kleist structuré c'est-à-dire littéralement teinté en Benn et Benn en Kleist », *in Jalousien aufgemacht, ein Lesebuch,* éd. Klaus Ramm, Munich/Vienne, Carl Hanser Verlag, 1987, p. 200-201 (trad. *in* Pastior, Oskar, *21 Poèmes-anagrammes d'après Hebel*, Courbevoie, TH.TY., 2008, p. 109). Je propose de mettre en rapport ce passage d'Oskar Pastior avec cet autre, de Schleiermacher, à propos de la langue de Kant : « Autrefois nous marchions au plus près sur les traces des Français. Nous cherchions à former une langue technique aussi allemande que possible se rattachant cependant, comme sa traduction fidèle, à la langue scolastique latine renouvelée après la Réforme : plus modérée et libérée des barbarismes qui ne pouvaient servir que de vides arguties. Plus tard, et Kant est ici l'auteur exemplaire, nous nous sommes abandonnés à un mélange linguistique effréné. Nous avons inséré à profusion des éléments étrangers et une grande partie de notre vocabulaire philosophique n'est allemand que suivant la forme, alors que toute sa teneur est étrangère. C'est pourquoi, si nos propositions sont bien reliées par des particules allemandes, elles ne sont pas entièrement formées de manière allemande. [. . .] Toutes ces pratiques ont fini par se mélanger en un amalgame douteux, ridicule par son caractère bariolé, repoussant par son apparence rétive, durement critiqué par tous les artistes de la langue. [. . .] Quelle étrange destinée a fait de nous les antipodes absolus de cette simplicité mathématique que Leibnitz voulait introduire ! » extrait de : « Sur l'idée leibnizienne, encore inaccomplie, d'une langue philosophique universelle », trad. Christian Berner, *in* Schleiermacher, Friedrich, *Des différentes méthodes du traduire*, Paris, Seuil, 1999, p. 103. Entre « contamination » telle que la dénonçait Schleiermacher et « chiffrage universel » tel que l'avait rêvé Leibnitz, Pastior personnage clef d'une histoire langagière toujours recommencée. Sur Pastior voir aussi la contribution de Jacques Lajarrige à ce volume.

14. La traduction de « Gewichtete Gedichte » par « Poèmes timbrés » est de Michelle Grangaud.

Je termine cette intervention en vous lisant quelques strophes de ma contamination d'un poème d'Ulf Stolterfoht : « Bedeutung errechnen », extrait du long cycle *fachsprachen,* en cinq volumes parus chez Urs Engeler (et chez kookbooks, Berlin) de 1998 à 2018.

Je 'contamine' ce poème avec un contenu issu de la grammaire tibétaine : le peu de pertinence, en tibétain, de la notion de sujet.

Pour finir, Sabine Macher a bien voulu nous lire le poème d'Ulf Stolterfoht en allemand :

bedeutung errechnen

---

schriftbild zulassen. das folgende aushalten: in texten
wie diesem schimmert manchmal die geldform durch.
das schreiben eines gedichtes ist gleichzeitig die be-
schreibung eines wertbildungsprozesses. so oder ähn-

lich bitomsky. die röte des rots bei diter rot. das ganze
„was solls?" beim späten arno holz bzw. stramm: der
gegenkanon als programm. also los / immer ran: im
satze unbesiegt blieb gunter falk. stürmt strategiebe-

dingt stets zeilenweit voraus. saisonbereinigt drei. an die
sei hier erinnert – wie? verschwommen: die frau mit dem
aal. mit dem kind. die frau die den vogelschrei bringt. hin-
gegen: die raben verschlingen den wind — wirkt vage so im

null-kontext. durch einbettung „geäußert angesichts der
fallenpalette eines abdeckers" gewinnt man schnell eine
ganz spezielle prägnanz. von selbst gesellt sich mehrwert
bei. so daß man nunmehr lästern kann: wer den sinn in sätze

zwingt/ bald ein schwein nach hause bringt (also: innerbe-
trieblich durchdringt). was wir uns hingegen von einer rot-
roten regierung erhoffen: den obligaten lyrik-groschen. er-
hoben fein. gegeben drein: den mecklenburger dichter-

rochen (undotiert) im zweijährigen wechsel mit: alt-luruper
entschupper. die gnostische gemme. das botnanger gunst-
kleid. wems alles um die hüften hing – ein wahnsinn. nichts-
destotrotz auch dafür annahmebereit. tag und nacht. jederzeit.

escompter un sens

---

rétablir l'œil de la lettre. coda : il arrive que dans des
textes comme le nôtre affleure le talus en plomb.
relater une action c'est aussi décrire le procès de
son imputation-à-un-agent. à quelque plus ou moins

un. instrument de bois qui fit la boîte en bois. tout
« à mon avis » d'un locuteur âgé c.-à-d. circonspect : est
avis qu'il ne pense qu'abriter. d'où/ en s'avançant : dans la
phrase j'ai rencontré gendun contester 'je' sujet. dialectale-

ment tenu pour cible (une correction de l'objet indirect). en
ville on se considère – comme ? verba sentiendi : regardeur
de formes. à la périphérie : avoir vu des étoiles filant au pre-
mier quartier de la lune ne nous incombe pas – si subsidiaire

semble le distinguo. aussitôt embarqué « projetés sur la palette
d'un équarrisseur » les rouges sont devenus prégnants. pêcheurs
ils épargnèrent la vie de leur poisson. déduisez la plus-value. sans
suspecter la calomnie : qui force la phrase à signifier/ s'en-

combre d'un cadavre. (c.-à-d. : leurs fonctions abandonnent
ses parties.) ce qu'on attend d'un tigre – qu'il accable nos
yaks : de qui les croit-on les destinataires. de la peur. ou du
tigre. être gêné. ou avoir honte : loin que la paix (réactionnaire)

fût estimée facteur d'affranchissement : on est venu nous
libérer – pacifiquement. la panacée des communaux. ultime
faveur d'un corps humain : d'aucuns l'arborent en signe de
volition – du vent. d'autant mieux en dépit. nuit et jour. toujours [15].

15. Confrontation entre les deux poèmes publiée dans Vilgrain, Bénédicte, « Introduction à Chou », *L'Ours blanc,* n° 10 hiver 2016. Avec l'aimable autorisation de l'auteur.